

Thomas Bernhard face à la haine



L'AUTEUR autrichien, mort en 1989, entre au répertoire de la Comédie-Française avec sa dernière pièce, *Place des Héros*, mise en scène par Arthur Nauzyciel. Une charge violente contre la haine et la veulerie, dans une Vienne hantée par l'antisémitisme et la mémoire de l'Anschluss, une Autriche métaphore du désastre. *Lire page 21*

CULTURE

THÉÂTRE

La violence de Thomas Bernhard

face à la haine

L'auteur autrichien, mort en 1989, entre au répertoire de la Comédie-Française avec sa dernière pièce, « Place des Héros ». Un théâtre scandaleusement salutaire, où résonne la mémoire de l'Anschluss et l'actualité de l'antisémitisme

IL FAUT le dire d'entrée de jeu : ce n'est pas une soirée confortable qui vous attend à la Comédie-Française où, pour la création de *Place des Héros*, de Thomas Bernhard, vous allez rester trois heures sans bouger, face à des comédiens qui, en de longs monologues, font entendre, sur la haine et l'antisémitisme, des mots d'une violence inouïe sur une scène française. Attendez-vous à être désarmé, surtout au début de la représentation, qui n'a pas encore trouvé son rythme. Restez. C'est sur la durée, en un lent crescendo, que le spectacle mis en scène par Arthur Nauzyciel acquiert sa terrible force de frappe et s'impose comme un théâtre scandaleusement salutaire. Un théâtre d'exception.

C'est à Marcel Bozonnet que l'on doit ce projet. L'administrateur général de la Comédie-Française voulait que l'Autrichien Thomas Bernhard, auteur majeur de notre XX^e siècle européen, entre enfin au répertoire. Il a choisi la pièce la plus emblématique et la plus dure, cette *Place des Héros* qui a suscité une affaire d'Etat à sa création, au Burgtheater de Vienne, en novembre 1988. C'est la dernière pièce de Bernhard (mort le 12 février 1989), son testament d'irréductible imprécateur. Pour sa création à la Comédie-Française, Marcel Bozonnet a fait appel à un metteur en scène de 37 ans, Arthur Nauzyciel, et il a demandé à François Chattot de rejoindre la troupe pour endosser un rôle de tout premier plan, celui de Robert Schuster.

Robert Schuster est le frère de Josef Schuster, un professeur de philosophie, juif viennois qui a fui l'Autriche avec sa famille, en 1938. Il a passé des années en Angleterre avant de revenir à Vienne, dans les

années 1970. Il s'est alors installé dans un appartement donnant sur la place des Héros, la tristement fameuse Heldenplatz où, le 15 mars 1938, plus de cent mille personnes se sont rassemblées pour acclamer Hitler après l'Anschluss, le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne nazie.

Dès le premier jour où ils sont arrivés dans cet appartement, la femme du professeur a entendu, dans sa tête, les clameurs de 1938. Elle en est devenue quasiment folle. Les clameurs ne l'ont pas lâchée. Elle a supplié son mari de déménager. Il n'a pas voulu parce que, disait-il, « cela signifierait que ce Hitler me chasse pour la deuxième fois de mon appartement ».

Place des Héros se déroule le jour de l'enterrement du professeur Schuster. Il s'est jeté par une fenêtre donnant sur la Heldenplatz, au moment où il avait décidé de repartir pour l'Angleterre. L'appartement était vendu, les caisses de déménagement prêtes.

GÉNIE DU RESSASSEMENT

La pièce comporte trois actes. Le premier met en scène Madame Zittel, la gouvernante des Schuster et Herta, la bonne. Elles attendent que la famille du professeur rentre de l'enterrement. Le deuxième acte se déroule à la sortie du cimetière et réunit Robert Schuster et les filles du professeur, Anna et Olga, deux femmes autour de la quarantaine, célibataires. Le troisième acte a lieu dans la salle à manger de l'appartement, avec les Schuster et des amis du professeur, qui déjeunent pour la dernière fois ensemble avant de quitter l'appartement.

Thomas Bernhard a écrit ses pièces, et tout particulièrement celle-ci, en ajustant des monologues,

Après l'enterrement du professeur Schuster, sa femme (Catherine Samie) et ses amis déjeunent une dernière fois ensemble avant de quitter les lieux.

avec son génie sans égal du ressassement. D'abord, il y a celui de Madame Zittel, qui passe en revue les goûts et les obsessions du professeur à travers lesquelles se dessine un portrait d'amour-haine pour l'Autriche : « *Quand je serai enfin à Oxford je pourrai respirer disait le professeur maintenant ici à Vienne c'est en fait pire qu'il y a cinquante ans Madame Zittel Ils ont craché sur ma fille Madame Zittel Tous les jours avoir peur Madame Zittel je ne le supporte plus je suis trop vieux et trop faible pour l'Autriche.* »

Cela est dit au milieu de considérations sur l'amour de Glenn Gould et de la littérature, le sens du raffinement et le désespoir de la faillite de l'esprit, toutes choses qui ont fait la vie du professeur. Avec Anna et Olga, et surtout leur oncle Robert Schuster, ce mouvement de balancier ne cesse pas, entre la Vienne où « il est possible qu'une fois ou l'autre au cours de l'année vous sentiez bien » et la Vienne « où les juifs ont peur ils ont toujours eu peur et ils auront toujours peur », comme le dit Olga à Anna, qui ne veut pas faire de sa vie une terreur, même si elle

s'est fait cracher dessus, dans la rue.

Dans cette ville où l'on tutoie les morts et vouvoie les vivants, le professeur Robert Schuster ne trouve refuge qu'au Musikverein, la salle de concert. Il y a longtemps que cet homme a décidé de ne plus protester, la vie entière n'étant qu'une protestation. « *On peut aller où on veut le monde aujourd'hui n'est plus que laid un monde de stupidité d'un bout à l'autre* », dit-il.

Mais c'est en Autriche que, pour lui, tout est pire, cette Autriche « *qui n'est rien d'autre qu'une scène où tout va à vau-l'eau à la putréfaction à l'agonie une figuration enfoncée dans la haine d'elle-même formée par six millions et demi d'abandonnés six millions de débilés et de fous furieux qui sans interruption réclament à grands cris un metteur en scène Le metteur en scène viendra et les enfoncera définitivement dans l'abîme* ».

Voilà, tout est dit mais tout n'est pas révélé, loin de là, de cette pièce qui est une charge redoutable non seulement contre l'antisémitisme, mais aussi contre le désastre de la pensée, la veulerie des politiques,

l'ignominie des journaux, la destruction organisée, l'abjection et l'hypocrisie. Il serait facile de se réfugier derrière le parapluie de l'Autriche, et de ne voir dans la *Place des Héros* que l'assassinat en règle des mentalités et pratiques d'un pays de l'Europe.

Si les attaques sont ciblées, tout le monde est concerné. Il est là, le scandale salutaire de Bernhard. Seize ans après la création de la pièce, l'Autriche devient une métaphore du désastre, comme la Cacanie de Robert Musil dans *L'Homme sans qualités*.

Et c'est cela qu'Arthur Nauzyciel donne à voir. Sa mise en scène s'habille des couleurs noires d'un requiem, avec un décor (du metteur en scène Eric Vigner) qui réinvente ces zones de l'ombre où l'esprit ressasse, souffre et s'emballe dans la solitude. Dans le même registre, Arthur Nauzyciel évite tout naturalisme au profit d'une mise en scène formelle et exigeante. Il joue du contraste entre l'apaisement des notes de la *Sonate au clair de lune*, de Beethoven, et la violence des mots, que les acteurs sont chargés

de faire glisser jusqu'à nos oreilles, pour qu'ils soient écoutés et pas seulement entendus.

Cette ligne ne passe pas dans la première heure, tenue pourtant par la grande Christine Fersen (Madame Zittel). C'est avec l'arrivée des sœurs (Catherine Ferran et Claude Mathieu), et surtout celle de François Chattot, que *Place des Héros* acquiert son rythme. Dès qu'il apparaît, une présence s'impose, doublée d'une voix précise, musicale et métallique à la fois, qui trouve le ton juste d'un théâtre très sophistiqué, où l'exagération joue un rôle de premier plan parce qu'elle seule « *peut encore remuer quelque chose* », disait Thomas Bernhard.

Brigitte Salino

Place des Héros, de Thomas Bernhard. Mise en scène : Arthur Nauzyciel. Avec Catherine Samie, Christine Fersen, Catherine Ferran, Claude Mathieu, François Chattot... Comédie-Française, 2, rue de Richelieu. M^e Palais-Royal. Tél. : 08-25-10-16-80 (0,15 €/min). Durée : 3 heures. En alternance jusqu'à avril 2005



RAMON SENERA/BERNARD/ENGUERAND

« On ne peut pas monter cette pièce juste pour dire des horreurs sur l'Autriche »

ARTHUR NAUZYCIEL est né en 1967. Elève d'Antoine Vitez de 1986 à 1989, comédien, il a fondé sa compagnie en 1999. *Place des Héros* est sa cinquième mise en scène, après *Le Malade imaginaire* ou *Le Silence de Molière*, d'après Molière et Giovanni Macchia (1999), *Black Battles with Dogs* (*Combat de nègre et de chiens*), de Bernard-Marie Koltès, à Atlanta puis en France (2001-2002), *Oh les beaux jours !*, de Beckett (2003), et *Roberto Zucco*, de Koltès, à Atlanta (octobre 2004).

Connaissez-vous *Place des Héros* avant que Marcel Bozonnet ne vous propose de mettre en scène cette pièce de Bernhard ?

Non. Je connaissais mal le théâtre de Thomas Bernhard. J'avais lu certaines de ses œuvres de fiction, *Gel*, *Le Neveu de Wittgenstein*, et la série autobiographique, *L'Origine*, *La Cave*, *Le Souffle*, *Le Froid*, *Un enfant*. Quand j'ai lu *Place des Héros*, j'ai été accroché, puis fasciné, par le rythme, la structure. Comment un vers en entraîne un autre, puis un autre. Comment, par cette écriture, une pensée se construit en mouvement.

A la fin de la lecture, j'étais dans un état physique et émotionnel très fort, mais je ne comprenais pas très bien d'où il venait. C'est précisément ce qui m'a intéressé.

Plus que la charge du propos ?
Je l'ai évidemment entendue, cet-

te charge. Mais je me suis dit qu'on ne pouvait pas, dans un théâtre comme la Comédie-Française, monter la pièce juste pour dire des horreurs sur l'Autriche. J'ai pensé qu'il fallait faire entendre le texte de la façon la plus ouverte possible.

Ce qui me bouleverse dans *Place des Héros*, c'est de sentir que Thomas Bernhard, dans sa dernière pièce, s'accroche désespérément à ses derniers souffles et à ses obsessions. Il se raccroche au monde tout en le quittant. La situation de départ du texte est un enterrement.

Elle annonce la dissolution de l'auteur, du théâtre, de l'illusion de la vie. En cela, elle m'émeut beaucoup, parce qu'elle pose profondément la question de l'existence.

Et la question de l'antisémitisme ?

Je me la suis posée sans me la poser. Je ne sais plus qui disait que l'antisémitisme, c'est le problème des antisémites. Je m'y suis moins intéressé qu'à l'histoire de cette famille juive. On sent que ce sont des gens qui n'ont pas de lieu et qui n'en auront jamais. Où qu'ils soient, ils ne peuvent pas être chez eux. On perçoit en eux une blessure archaïque, qui remonte à la nuit des temps, qui touche au mythe.

Et puis c'est une famille prise dans un moment très intime, le retour d'un enterrement. Dans ces moments-là, on est traversé par

des choses incroyables. Il y a dans le texte, et peut-être dans le spectacle, un sentiment de l'ordre de la disparition.

Quelqu'un qui meurt à bout de souffle, comme Bernhard, peut être agité par des ressassements, des amours déçues, de la rage et du désespoir. Mais, à bout de souffle, l'expression de ces pensées ne peut qu'être proche du murmure.

Comment avez-vous travaillé ?

Nous avons d'abord passé presque un mois « à la table », à étudier le texte. Il le fallait pour travailler la musicalité du texte, mettre en suspension, presque flottaison, ces ultimes litanies de Bernhard. Ce qui m'importait, c'était de trouver les voix qui fassent entendre ce qui est écrit, et juste ce qui est écrit, en laissant tout ouvert.

Je sens chez Bernhard la nécessité viscérale de vérité, et, en même temps, la conscience qu'il n'y a pas de vérité. Je crois aussi qu'avec *Place des Héros* on est dans un rêve.

Je suis allé à Vienne, il n'y a pas d'appartements dont les fenêtres donnent sur la place des Héros. En tout cas, d'un point de vue poétique, c'est passionnant.

Qu'est-ce que le vide de cette place ? De quoi va-t-on le remplir ? Voilà ce qui me trouble, dans *Place des Héros*.

Propos recueillis par B. Sa.

Cinquante ans après l'Anschluss, un ultime scandale à Vienne

VIENNE, automne 1988. *Place des Héros* met le feu aux poudres dans l'Autriche du chancelier Kurt Waldheim. La pièce a été commandée à Thomas Bernhard par son ami le metteur en scène allemand Claus Peymann, qui dirige le Burgtheater de Vienne – l'équivalent de la Comédie-Française – et a créé la plupart de ses pièces. Il s'agit de commémorer au théâtre les cinquante ans de l'Anschluss, qui, le 15 mars 1938, a rassemblé une foule enthousiaste venue acclamer Hitler sur la Heldenplatz (place des héros). C'est sur cette place que donne le Burgtheater.

Claus Peymann et Thomas Bernhard se sont mis d'accord pour que le texte de la pièce reste secret jusqu'à la première, prévue pour le 14 octobre. Mais des indiscrétions filtrent dans la presse, qui publie des extraits mettant en cause la classe politique et l'antisémitisme. L'Autriche ? « Un cloaque sans esprit ni culture. » Le président ? « Un menteur. » Le chancelier ? « Un boursicotier rusé. » Les Autrichiens ? « La haine des juifs est la nature la plus pure des Autrichiens. »

Ces extraits, appuyés par les déclarations de quatre comédiens qui ont refusé de jouer la pièce, suscitent un scandale qui se transforme en affaire d'Etat. Le président Kurt Waldheim, jugeant que la pièce constitue « une insulte au peuple autrichien » et que Thomas Bernhard a « abusé de la liberté de

l'art », estime que *Place des Héros* ne devrait pas être jouée dans un théâtre national. Le ministre des affaires étrangères réclame la censure. L'adjointe à la culture de Vienne, l'une des très rares à avoir eu connaissance de la pièce, dit, elle, qu'une interdiction serait catastrophique pour l'Autriche.

Cette bataille est intimement liée à une autre bataille : celle du Burgtheater, où s'affrontent les clans pro- et anti-Peymann. Peymann est mal connu en France, où il n'est venu qu'une fois, avec une remarquable *Bataille d'Arminius*, de Kleist. En Allemagne et en Autriche, c'est une star, qui a le don de faire des déclarations fracassantes.

DISSENSIONS DE LA TROUPE

Certains acteurs du Burgtheater ne lui pardonnent pas d'être arrivé à Vienne avec ses propres comédiens, ni d'avoir évoqué la bêtise des acteurs, dans un entretien au *Zeit*. L'opposition à la « clique des Prussiens » étale sur la place publique les dissensions de la troupe, amplifiant le scandale de *Heldenplatz*.

Ce n'est pourtant pas la première fois que Thomas Bernhard s'en prend à l'Autriche. Toute son œuvre est traversée par le sentiment de haine-passion pour son pays, qui s'inscrit dans une tradition littéraire. De Nestroy à Grillparzer, qui à la fin de sa vie avait décidé de ne plus rendre publics ses écrits, à Doderer et Musil, qui a

réglé son compte à la Cacanie impotente, les écrivains ont toujours renvoyé à leurs lecteurs un miroir de l'ambivalence.

Le scandale de *Heldenplatz* est d'autant plus fort qu'il joue sur la politique et le théâtre, ce théâtre qui, à Vienne, fait partie de la vie quotidienne. Claus Peymann répond aux attaques : « Je suis fou. Mais j'ai l'illusion, avec mon travail, de changer la société dans un sens moral. » Thomas Bernhard annonce, lui, qu'il a renforcé la version incriminée de *Heldenplatz* : « J'ai trouvé encore plus abominable. »

Après avoir été reportée, la première de la pièce a finalement lieu le 4 novembre. Thomas Bernhard y assiste et salue, les traits tirés par la maladie. Mais il triomphe : *Heldenplatz* a été jouée. Quant à Claus Peymann, il résiste aux pressions qui, au lendemain de la première, le poussent à démissionner.

Ainsi la bataille est gagnée. Ce sera la dernière de Thomas Bernhard en 1989. Trois mois plus tard, le 12 février, il meurt dans sa maison de Ohlsdorf, près de Gmunden. Au plus fort du scandale, un jour qu'il marchait dans les rues de Vienne, un homme lui avait dit qu'on devrait l'abattre.

B. Sa.

Les romans de Thomas Bernhard sont publiés chez Gallimard, ses pièces à L'Arche.